

NOTES POUR UNE COMMUNICATION AUX ÉTATS GÉNÉRAUX  
SUR LA LANGUE FRANÇAISE

FERNAND BELLEHUMEUR

LE FRANÇAIS EN RÉGION

En 1950, j'ai dû affronter à plusieurs reprises le gérant unilingue anglophone de la Belleterre Gold Mines en lui disant: " I want a job " . Les emplois d'été étaient réservés à des étudiants anglophones de Toronto. Au fond du Témiscamingue, où les gens ne savaient guère plus que Yes et No en anglais, les contremaîtres devaient être bilingues. Un ingénieur, c'était nécessairement un anglophone. La langue des mines était l'anglais.

Dans la forêt, les bûcherons étaient tous francophones, mais l'employeur, c'était un " jobber ". Ses transactions se faisaient en anglais.

Nos villes minières ont accueilli un grand nombre d'immigrants : italiens, polonais, ukrainiens. Des foreigners. Pour nous, c'étaient les fros. Ils ont appris l'anglais. Dans la première génération, plusieurs n'ont jamais appris le français.

Nos amérindiens ont d'abord été anglicisés.

En 1963, j'ai piloté une cinquantaine de jeunes professeurs francophones pour une visite à la raffinerie de la Noranda Mines à Rouyn-Noranda. Le guide francophone n'avait à sa disposition que des instruments de communication en anglais ( tableaux, brochures, terminologie ).

En l'an 2000, tout a changé. Nous travaillons et commerçons en français. Dans la majorité des cas, les patrons sont francophones, les ingénieurs et techniciens aussi. Les garagistes nous parlent de freins, de démarreur et de pare-brise.

Il y a eu la législation linguistique, l'affirmation du fait français, l'émancipation économique, la fierté retrouvée.

Tous les efforts déployés pour donner à Montréal son visage et sa vie en français ont eu leur répercussion directe et efficace en région, particulièrement en région ressource comme la mienne.

Aujourd'hui, Montréal se sent menacée. L'Abitibi-Témiscmingue, non. Mais à longue échéance, si le fait français régresse en ville, nous en subirons les contrecoups. Ne serait-ce que par le sentiment de ne pas s'y sentir chez-nous.

Pour ce qui est de la qualité de la langue, ici comme ailleurs, nous avons connu une nette amélioration du français parlé. Par contre, la génération de nos enfants a été sacrifiée en français écrit. Qu'on ne vienne pas dire que c'est dû à la peur de l'effort de nos enfants et à la démocratisation de l'enseignement. C'est une méthode d'apprentissage qu'on a imposée partout au Québec sans avoir au préalable expérimenté son efficacité

sous tous rapports. Nos enfants en paieront toujours le prix. Je soupçonne que le ministère de l'Éducation vient de prendre encore le même risque en imposant partout de nouveaux modes d'évaluation sans expérimentation préalable.

À mon avis, il faut :

- continuer à protéger la Charte de la langue française contre les assauts basés sur la Charte des droits de la personne;
- tenter de clarifier ce qui caractérise la société québécoise. Le fait français et par le fait même la langue y trouveront leur place;
- garder le cap sur le contexte nord américain et international;
- continuer à assurer l'apprentissage de l'anglais langue seconde à l'école, sans paniquer parce que nos enfants ne sont pas parfaits bilingues;
- continuer les efforts pour que l'informatique soit possible en français;
- éviter d'exiger que les raisons sociales étrangères soient en français.

Évain, 25 novembre 2000

## CURRICULUM VITAE DE FERNAND BELLEHUMEUR

### Qui suis-je ?

Depuis 1990, un heureux retraité enraciné en Abitibi-Témiscamingue, ma terre natale.

### D'où viens-je ?

Cours classique de l'époque, théologie (devinez ?), enseignement, études dans les vieux pays, direction à l'École Normale, à l'Université, à Multi-Média, à Communication-Québec.

### Que fis-je depuis ?

Animation, entrevues t.v. et radio, interventions en situation de conflit, rédaction de rapports, commissaire aux libérations conditionnelles, participation à divers conseils d'administration.

### Où vais-je ?

J'ai commencé à écrire et ça ma va. Publication de deux récits : *Partir* (octobre 1996, Éd. Stanké) et *La bande des quatre, ils étaient cinq* ( février 2000, Éd. La Plume d'Oie ). J'ai quelques textes dans mes tiroirs et un roman en marche. Ne me demandez rien pendant les trois mois d'été.